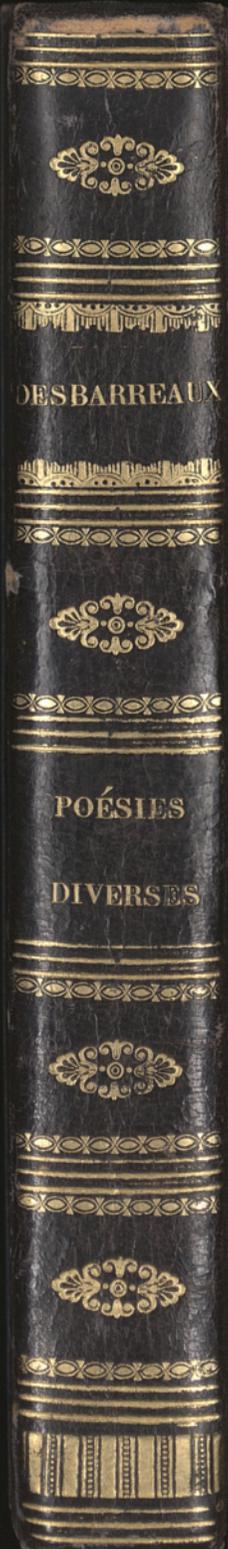


0cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20





DES BARREAUX

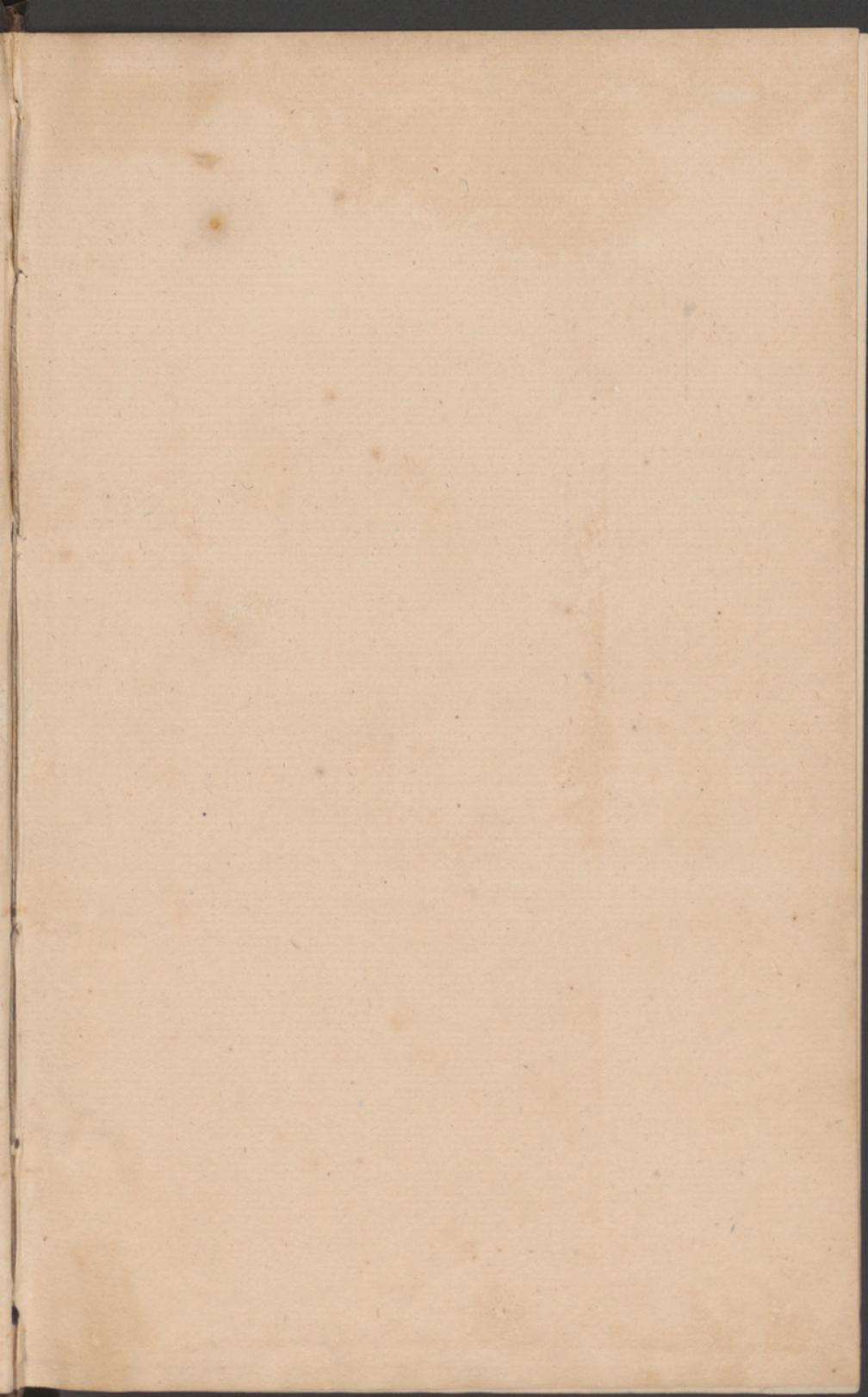
POÉSIES

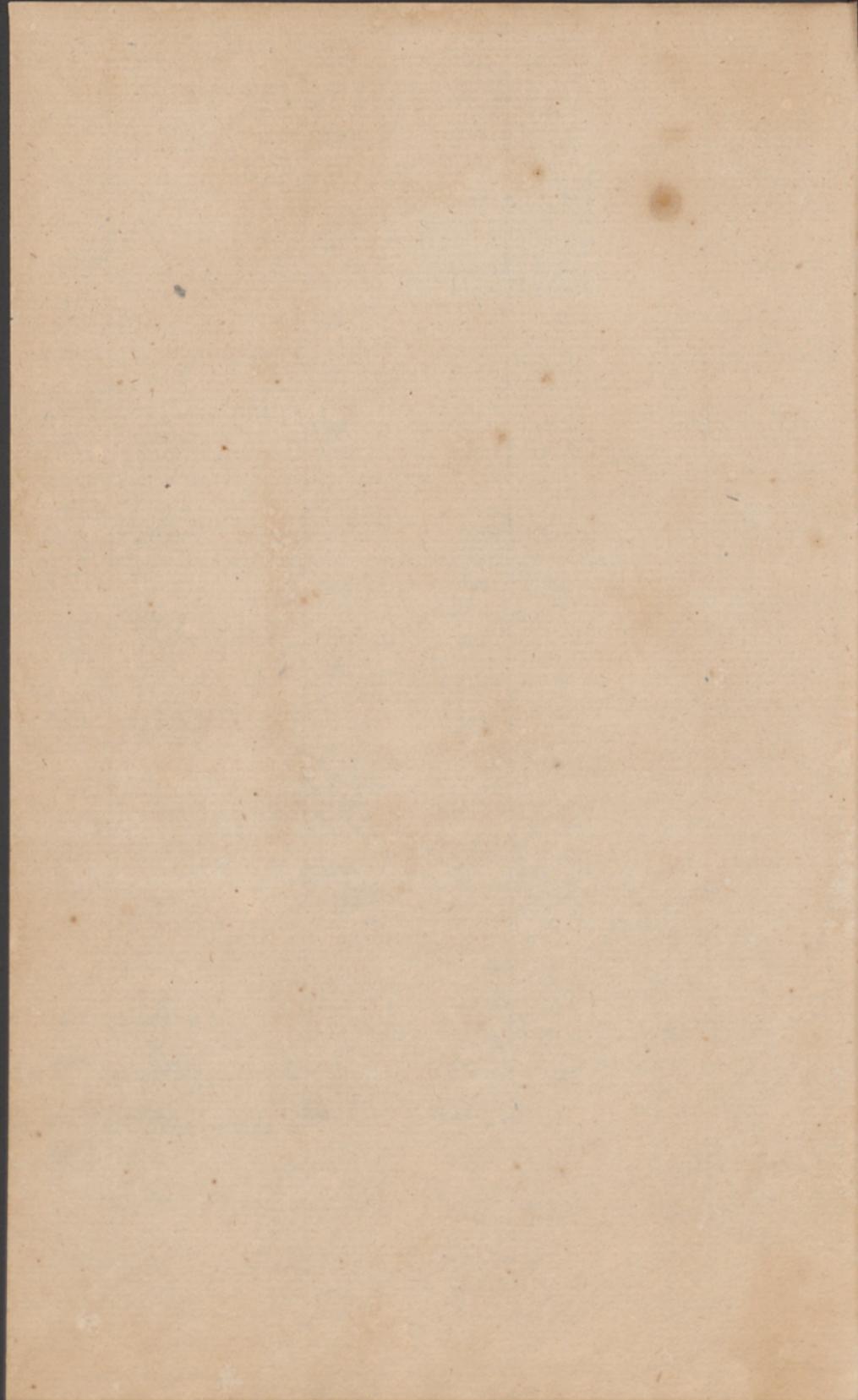
DIVERSES





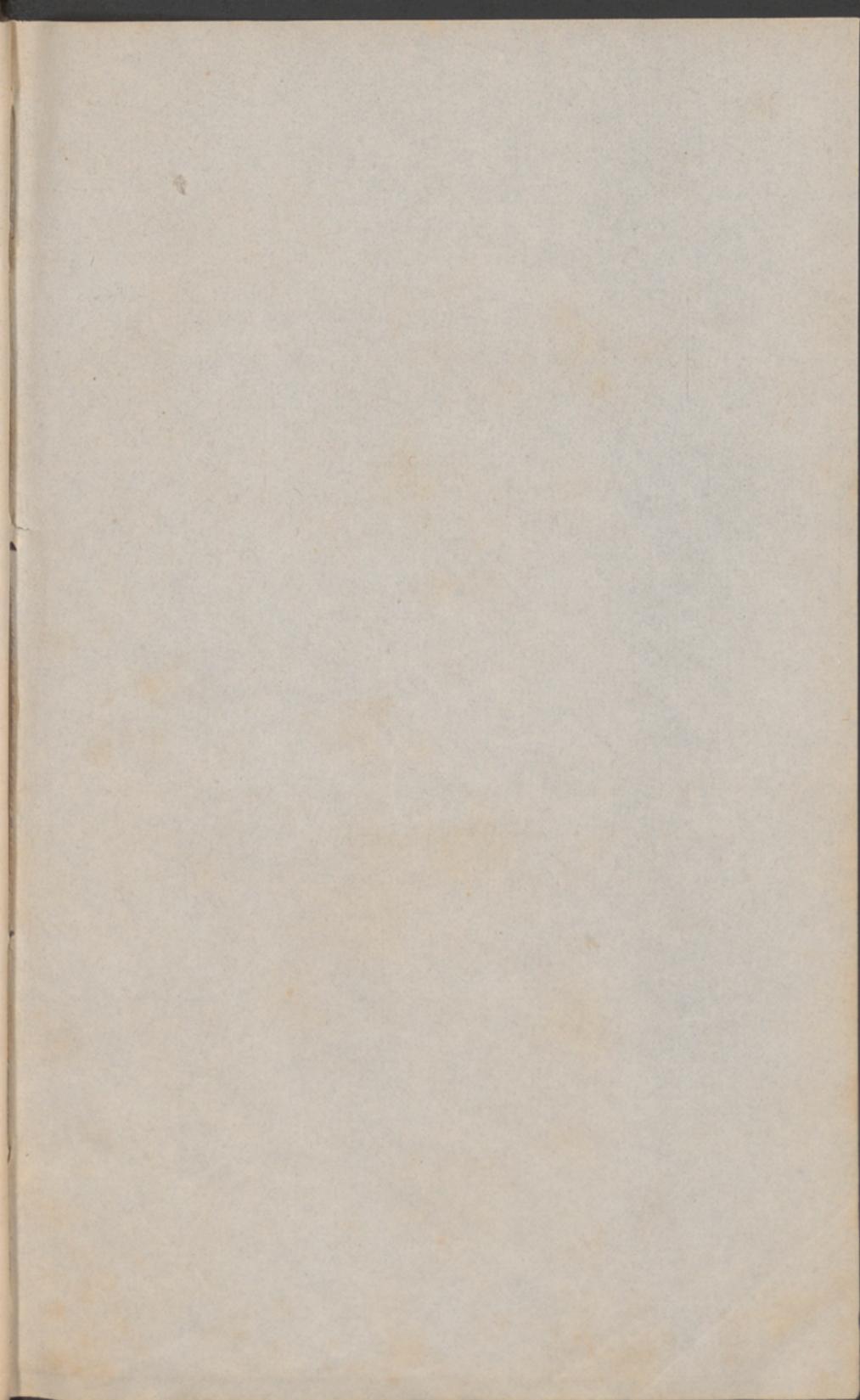
1008





Bu Toulouse 1

By the way





ÉPITRE

A SON ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE

MADAME MÈRE.

ÉPITRE

A SON ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE

MADAME MÈRE.

E P I T R E

A SON ALTESSE IMPERIALE ET ROYALE

M A D A M E M A R I E

# É P I T R E

A. SON ALTESSE IMPÉRIALE ET ROYALE

M A D A M E M È R E ,

SUR le rapport qu'elle fit à sa majesté l'Empereur  
et Roi, le 6 Février 1808, en lui rendant  
compte du chapitre général des Sœurs de la  
Charité qu'elle avait présidé.

---

Q U I n'a vu ce plan sage, et lu ce rapport juste  
Qu'à son fils, qu'à son roi fait une mère auguste,  
Sur les soins, sur les biens que son cœur généreux  
Demande, et que le trône accorde aux malheureux?

Qui de tant de bontés ne connaît pas les charmes?  
Et qui n'a pas senti ses yeux mouillés de larmes,  
En lisant quelquefois cet écrit qu'a dicté  
L'amour de la sagesse et de l'humanité?

Quel Français n'est ému voyant César lui-même  
Descendre en cet instant de sa grandeur suprême,  
Pour applaudir sa mère, et bénir les bienfaits  
Qu'elle lui fait ainsi verser sur ses sujets?

Tout l'empire savait, ô modèle des mères!



Que les vertus chez vous étaient héréditaires ;  
 Que celle qui conçut et qui donna le jour  
 Au héros souverain , l'objet de notre amour ,  
 Possédait , comme enfin tant de grandeur l'atteste ,  
 Une ame qui tenait de la bonté céleste.

Mais la France ignorait que d'heures chaque jour  
 Vous dérobiez , madame , aux travaux de la cour ,  
 Pour pouvoir méditer chez vous , dans le silence ,  
 Les moyens d'adoucir le sort de l'indigence.

On ne connaissait pas ce que pour le malheur  
 En secret la pitié dictait à votre cœur ;  
 On n'a point publié les largesses premières  
 Dont vous aviez comblé ces sœurs hospitalières ,  
 Que le monarque et vous , par un heureux concours ,  
 Honorez d'avoir su consacrer leurs beaux jours ,  
 Leurs veilles , leurs travaux , leur étude et leurs peines ,  
 A courir soulager les misères humaines.

Ainsi donc ces maisons que souvent autrefois ,  
 Distracts par leurs flatteurs , négligèrent nos rois ,  
 Ces hospices pieux que dans des temps prospères ;  
 L'amour de la vertu fit doter à nos pères ,  
 Et qu'en nos derniers temps , loin d'être protégés ,  
 A la honte des mœurs on a vu ravagés ,  
 Auront , par vos bontés , l'existence tranquille  
 Que de la pauvreté devait avoir l'asile.

Sous les lois d'un héros dont tous les soins divers  
 Ne tendent qu'à donner la paix à l'univers ;

Ce héros dont l'amour de l'ordre et le génie  
 Ont d'un affreux cahos tiré notre patrie ,  
 Les enfans orphelins trouvent un protecteur ;  
 Les pauvres , les vieillards n'auront plus la douleur  
 De manquer des secours que l'homme sociable  
 Sur ce globe en tout temps dut tendre à son semblable.

Qu'il dérive déjà de consolans effets  
 De votre amour de l'ordre et de tant de bienfaits !  
 Que de soins paternels prodigués au vieil âge ,  
 A la caducité , sont votre heureux ouvrage !  
 Dans nos hospices saints tous les cœurs sont heureux ,  
 Et paraissent jaloux de répondre à vos vœux ;  
 Le prêtre , l'infirmier , le gagiste docile ,  
 Le pharmacien instruit , chacun veut être utile.

Le pauvre qui , honteux de ses haillons épars ,  
 Habite un humble toit , loin de tous les regards ,  
 Et par un peu d'orgueil trop souvent ordinaire ,  
 N'ose pas demander le pain de la misère ,  
 Voit soulager ses maux par ces pieuses sœurs  
 Qui vont porter par-tout leurs soins consolateurs ;  
 Ces sœurs qu'on vit de *Paule* , instituteur habile ,  
 Créer jadis en France en prêchant l'évangile ,  
 Et que vous , aujourd'hui , mère de tant de rois ,  
 Vous avez fait par-tout rétablir dans leurs droits.

Lorsque , malgré les maux que nous cause la guerre ,  
 Vous agissez ainsi pour consoler la terre ,  
 Que de biens à la paix vos libérales mains

Vont, tout le fait prévoir, verser sur les humains !

Là tendent, on le sait, tant de faits héroïques ;  
 Mais jouissez déjà des prières publiques ,  
 Et des vœux que le peuple articule sans art ,  
 Jusque dans les hameaux , pour vous de toute part :  
 Ce n'est qu'une imparfaite et bien modeste image  
 De ce qu'on fait ailleurs quand on vous rend hommage.  
 A la fête rurale on n'entend ni les voix ,  
 Ni le luth usités dans le palais des rois ;  
 C'est le cri répété de la reconnaissance  
 Que du nord au midi vous doit toute la France ;  
 C'est le respect naïf, le tribut mérité  
 Que l'indigence honnête offre à la piété.

Ah ! voyez ces enfans délaissés par leur mère ,  
 Ces vieillards que , sans vous , consumait la misère ,  
 Ces pauvres de tout âge au ciel levant les yeux ,  
 Pour , en votre faveur , intéresser les dieux.  
 La prière du pauvre est toujours efficace ;  
 Malheureux sur la terre , au ciel il trouve grâce.  
 Et doit-on s'étonner si Dieu de ses présens  
 Comble de toute part vos augustes enfans ,  
 Lorsque de tant de biens , qui sont votre partage ,  
 Vous faites tous les jours un aussi digne usage ?  
 Ah ! qu'on mérite bien la pourpre et la grandeur ,  
 Quand on sait , comme vous , compatir au malheur !

On vit Napoléon , au milieu de sa gloire ,  
 Ordonner d'ériger un temple à la victoire.

Son peuple , qu'il fit grand , fut si souvent vainqueur ,  
 Qu'il méritait le prix offert à la valeur.

Ce monument fut juste ; il convient à la France  
 D'en construire de plus un à la bienfaisance.

Tous les hommes pieux y viendront chaque jour  
 Travailler pour pouvoir vous prouver leur amour.

C'est à vous des bontés qui nous donnez l'exemple ,  
 Que l'on doit dédier la coupole du temple :

Là sauront accourir les arts reconnaissans ,  
 Pour y sculpter les traits des mortels bienfaisans.

Napoléon le Grand , qui fut toujours lui-même ,  
 Y devra , comme ailleurs , avoir le rang suprême.

De son auguste épouse et des siens entouré ,  
 Nous y contemplerons ce monarque adoré ,

Placé sur son pavois au haut du sanctuaire ,  
 Pour y voir honorer le bon cœur de sa mère.

Les fêtes de ce temple auront la majesté  
 Qu'a dans les plus beaux jours chaque solennité.

Le peuple sans désordre , inondant les portiques ,  
 Le front paré de fleurs , y dira ses cantiques ,

Et les autels votifs que chacun à son gré  
 Placera tour à tour dans le parvis sacré ,

Ne seront surchargés que d'un encens modeste ,  
 Qui montera pour vous vers la voûte céleste.

Princesse , pardonnez si , trop audacieux ,

Et si , pratiquant mal le langage des dieux ,

J'osai faire parler à ma muse importune ;  
 De vos soins à tarir les pleurs de l'infortune ;  
 Mon zèle répond mal aux vœux qui vous sont dus :  
 Mais pouvais-je me taire , et voir tant de vertus ?

H. PELLET-DESBARREAUX.



*Toulouse* , 18 Février 1808.

